

## Au-delà de la lumière

**O**n commence par quoi ? On introduit comment ? Est-ce qu'on présente la tour Eiffel avant d'en raconter l'histoire ? Est-ce qu'on explique ce que sont les Champs-Élysées ?

Johnny Hallyday, c'est un peu ça. Un monument, solide, qui nous accompagne tous depuis des décennies. Il est là, et bien là, posé dans le paysage comme un sphinx, inamovible.

Nous avons le sentiment de le connaître, et de le connaître bien après toutes ces années à le voir et à l'entendre, à l'accueillir dans notre intimité.

Mais que savons de lui, de sa nature profonde ? La presse, les médias savent-ils rendre justice à l'homme, derrière la machine du show-business ? La lumière ment, elle aplatit, efface les zones d'ombre, les aspérités. Johnny Hallyday est un homme de lumière, mais aussi un homme d'ombre, de douleurs, d'aspérités, un homme qui a donné sa vie à la musique et au public, et qui a failli la perdre.

Johnny, c'est plus d'un demi-siècle de musique, de folie, de rock'n'roll attitude, plus d'un demi-siècle de rébellion. Un homme qui n'a eu de cesse de courir après la mort de peur qu'elle ne le rattrape.

## Une enfance sans racines

Sommes-nous la somme de nos déchirures ?  
Sommes-nous autre chose qu'un empilement de plaies qui jamais ne cicatrisent totalement ? Et ces plaies, que font-elles de nous ? Non, la question est mal posée. Il faudrait plutôt dire : que faisons-nous de ces plaies ? Certains d'entre nous les enfouissent au plus profond et vivent avec une douleur lancinante et rentrée. D'autres les subliment, les vivent, les triturent. Ces écorchés permanents deviennent parfois écrivains, drogués, alcooliques ou rockers.

Les écorchures les plus violentes ont fait les plus grands artistes. C'est comme ça. Et Johnny Hallyday est de ceux-là. De ceux qui traînent un passé plus lourd que dix Harley-Davidson surmontées de leurs incontournables *bikers* gras et tatoués.

La vie de Jean-Philippe Smet a commencé dans la douleur, une douleur dont les échos multiples ne cesse-

ront de hanter l'existence du plus grand rocker français de l'histoire, n'en déplaie aux esprits chagrins. Un père qui se fait la malle fissa, avant même que son fils ait eu le temps de l'appeler « papa », une mère absente, elle aussi, une belle vie de merde qui commence à Paris, le 15 juin 1943.

Avant Johnny, il y a un couple, pas forcément très bien assorti. La très belle Huguette Clerc, une femme sur laquelle tous les hommes se retournent dans la rue.

Elle a été coiffeuse et vend à présent des fromages dans une crèmerie de la rue Lepic, dans ce Montmartre si vivant malgré l'Occupation et la guerre qui déchire l'Europe. La Butte est un îlot, un village en plein Paris, où la vie s'écoule tranquillement malgré les privations, malgré les mauvaises nouvelles et les bruits de bottes qui souillent le pavé.

Avec ce sourire de star hollywoodienne, Huguette pourrait vendre n'importe quoi...

On imagine bien les hommes du quartier délestant, pour une fois, leurs femmes de la corvée des courses et se ranger sagement dans une des queues qui en période de disette s'accumulent devant tous les magasins d'alimentation.

Et tout ça, rien que pour avoir droit au sourire d'Huguette. Mais, si les prétendants pourraient tomber comme des mouches au passage de la jolie femme, elle n'est pas comme ça. Il faut la séduire. Il faut savoir la séduire.

C'est là que Léon Smet entre en jeu. Léon est plus âgé qu'Huguette. Il a roulé sa bosse, s'est marié deux fois et possède un bagout hors du commun. Un véritable bateleur avec en plus de beaux yeux bleus et une bonne culture générale, ce qui ne gêne rien.

Doué pour la drague, Léon parvient à séduire Huguette et l'invite à venir vivre chez lui, non loin de la rue Lepic. Le jeune et joli couple reste un temps dans le petit appartement du XVIII<sup>e</sup> arrondissement, puis s'en va sous d'autres cieux. Les deux amoureux s'installent rue Clauzel, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Le couple entame alors une vie de bohème. Huguette pose pour des peintres que lui présente Léon. La vie coule doucement, dans la joyeuse insouciance de deux êtres qui s'aiment sans penser au lendemain.

Enfin, pas tout à fait. Léon ne pense pas au lendemain, Huguette, sans doute un peu plus. Et la différence de vues va s'accroître considérablement le jour où la jeune femme apprend à son amant qu'elle attend de lui un heureux événement. « Celui qui enorgueillit l'homme et anoblit la femme », comme dit la chanson.

Mais Léon est très loin de partager cette vision idyllique des choses. L'enfant, non seulement ça n'était pas prévu au programme, mais en plus, c'est une entrave à sa liberté. Le futur papa commence donc à prendre ses distances. Il se met à sortir plus souvent sans Huguette, à découcher tout en justifiant ses absences, en faisant comme si la chose était des plus naturelles.

La jeune femme ne s'en inquiète pourtant pas. Elle aime son Léon et elle est convaincue qu'il s'agit d'une inquiétude passagère.

Elle sait que son homme n'est pas à l'aise avec l'idée de devenir père, mais elle est certaine que lorsque l'enfant paraîtra les choses rentreront dans l'ordre. C'est donc plutôt heureuse qu'elle accouche en ce jour de juin 1943.

Le petit, qu'elle nomme Jean-Philippe, est un poupon rose aux yeux d'un bleu intense et aux cheveux d'or. Un véritable chérubin qui babille, tout à la joie de découvrir un monde qui pourtant ne va pas lui faire le moindre cadeau.

En effet, quand Huguette, heureuse, rentre à l'appartement de la rue Clauzel, c'est pour découvrir que le soldat Léon a déserté. Pire : il a vendu les meubles. Désespoir pour Huguette qui croyait vraiment à un revirement de son amant...

Heureusement, quelques jours plus tard, Léon réintègre le foyer familial. Il n'a pas l'air joyeux, joyeux, et les explications qu'il donne à Huguette sont pour le moins fumeuses, mais, bon, au moins, il rentre... C'est certainement ce que doit se dire Huguette à ce moment-là.

Et puis le petit a besoin d'un père de toute façon. Seulement, voilà : le faux départ de Léon Smet ne signifie pas pour autant qu'il a dans l'idée de rester sagement à la maison et de se comporter en père exemplaire. Oh que non ! Quelques mois plus tard, rebelote, le papa malgré lui se refait la malle. Un

coup de foudre avec une autre femme, une cavale avec cette nouvelle qui n'hésite pas à plaquer mari et enfants pour suivre le hâbleur servant de compagnon à Huguette. La jeune mère se retrouve cette fois-ci vraiment seule, sans la moindre ressource pour s'occuper de son gamin.

Huguette reprend alors son métier de modèle, afin de leur permettre de survivre, à elle et à son petit Jean-Philippe.

Elle court la capitale en permanence pour apporter un peu de pain sur la table et doit confier le petit de plus en plus souvent. C'est la sœur de Léon qui prend Jean-Philippe en charge durant les longues journées où sa mère va poser. Une période très dure pour Huguette, qui fait de son mieux, mais ne voit pas vraiment comment la situation pourrait durer.

Puis, coup de théâtre : Léon revient. Re- revient, pourrait-on dire si l'on n'avait peur d'employer des mots inexistants. L'homme a choisi d'attendre le débarquement des troupes alliées pour faire sa réapparition, mais les chances qu'il y ait une relation de cause à effet sont fort minces.

Huguette accepte le retour du père de son fils. Elle sait toutefois que ça ne va pas durer ; elle a perdu sa naïveté depuis un moment déjà. Aussi, elle somme Léon de l'épouser. Après, il fera ce qu'il voudra, mais il est hors de question que son fils soit un petit bâtard comme elle.

Elle traîne Léon quasiment de force devant le maire le 7 septembre 1944. Aussitôt la formalité

terminée, ou presque, Léon part à nouveau. On ne le reverra plus avant bien longtemps. Huguette va devoir encore une fois se débrouiller seule, mais elle s'était faite à l'idée.

Elle va désormais tenter de tracer sa route sans attendre un hypothétique retour du mari fantôme. Son travail de modèle auprès de peintres et de sculpteurs ne suffit pas. Et puis, sa grande beauté lui permet de viser plus haut, mieux.

Elle finit par décrocher des missions en tant que mannequin, et très vite devient mannequin vedette pour des maisons comme Dior ou Lanvin.

Une ascension rapide qui a cependant un inconvénient majeur : Huguette est sans cesse en déplacement et ne peut en aucun cas s'occuper de son fils.

Elle confie l'ange blond à la sœur de son indigne époux, Hélène Mar, une femme forte, ancienne actrice de cinéma, qui mène son petit monde à la baguette. La sœur de Léon a un mari, Jacob, dont la particularité est qu'il est issu de la famille impériale d'Éthiopie. L'homme, métis, est de la même souche que celle du roi des rois, l'empereur Haïlé Sélassié. Un nom immense que le petit bonhomme ne connaît pas encore. La famille Mar se complète avec deux jeunes femmes, deux danseuses que leur mère a poussées autant qu'elle a pu, afin de leur faire faire une belle carrière.

Le petit Jean-Philippe se voit donc immergé dans un monde nouveau, alors qu'il n'est encore qu'un tout-petit. Pas de père ou presque, quelques chromo-



somes tout au plus, une mère qu'il n'a pas eu le temps d'appeler « maman » (il ne lui fera d'ailleurs jamais ce cadeau). Jean-Philippe considérera très vite Hélène comme sa mère, et cette femme qui vient, de temps à autre, les bras remplis de cadeaux et les lèvres chargées de baisers, elle sera « Huguette », tout simplement.

Sans doute la jeune et belle mannequin souffrira-t-elle de cet état de fait. La manière dont son fils la nomme n'a rien à voir avec les jeux d'un enfant facétieux voulant taquiner sa génitrice.

Consciemment ou inconsciemment, le petit ne reconnaît pas cette femme comme étant celle qui lui a donné la vie. Et si Hélène n'est pas sa mère non plus, il peut légitimement se considérer comme un genre de génération spontanée. Enfant de personne, de nulle part, né, puis déposé dans une famille, certes aimante, mais dans une famille qui n'est la sienne que de façon assez lointaine.

Cela va, bien entendu, perturber l'enfant. Nul ne sort indemne de ce type de situation, et surtout pas dans les années 1940, une époque où la question de la famille traditionnelle ne se pose pas. Une famille, à cette époque sans imagination, c'est un père et une mère biologiques, un point c'est tout.

Ce sentiment d'être « différent » ne pourra qu'affecter Jean-Philippe. L'enfant n'est pas issu d'une famille comme les autres, et la souffrance, bien que rentrée, secrète, est bien là, sourde, mais indéniable.

Le destin a choisi son bouc émissaire. Le petit doit être trop beau, trop blond, insupportable ; alors, il faut qu'il souffre un peu, pour voir. On ne va pas lui faciliter la tâche, non, ce serait trop beau...

À la fin de la guerre, la terrible période de l'Occupation et de la collaboration cède la place à une épuration. Épuration compréhensible : les hommes et les femmes de France ont tant souffert qu'il leur faut châtier les coupables.

Ceux qui ont profité de la guerre, ceux qui se sont acoquinés avec l'ennemi, ceux qui, simplement, ont fait leur travail sans se soucier réellement de savoir qui était aux commandes. Et ils sont nombreux.

Parmi eux, Jacob Mar, l'époux d'Hélène. Il a commis la grave erreur de participer à la radio de la collaboration, Radio Paris. Manque de discernement ? Convictions nauséabondes ? Simple gagne-pain dans une époque où le pain et la possibilité de le gagner se font rares ? Difficile de trancher. L'humain est bien trop complexe pour qu'on accepte l'idée qu'il ne puisse être mû que par une seule et unique motivation.

Quoi qu'il en soit, le vent tourne plutôt mal pour Jacob, et rester à Paris ne semble pas être la meilleure option. Mieux vaut partir, laisser la fureur vengeresse retomber et revenir plus tard, une fois les choses calmées.

C'est Hélène, le véritable chef de famille, qui prend rapidement les choses en main. Il faut partir, partir vite, mais partir bien. Jacob sera incarcéré,

mais Hélène préfère ne pas rester. Trop dangereux. Ses deux filles, Desta et Menen, décrochent avec un ballet de Londres un contrat de cinq années qui arrive à point nommé. Et pas vraiment par hasard, puisque c'est Hélène qui a joué des coudes et des relations pour les faire embaucher.

Huguette ne s'oppose pas au départ de son fils. Elle accepte également d'aller voir Jacob dans sa prison à Drancy de temps à autre, afin qu'il ne se sente pas totalement abandonné.

Hélène planifie tout, organise tout, jusqu'à faire faire un faux passeport au petit Jean-Philippe, qui n'est légalement pas de nationalité française et qui aurait de toute façon besoin de l'aval d'un père introuvable pour se voir délivrer une pièce d'identité légale. Une fois de plus, Hélène fait jouer ses relations, sans compter la très forte détermination dont elle fait preuve, et obtient des mains d'un juge une vraie-fausse pièce d'identité.

La troupe, enfin parée, monte dans un train pour Calais sans demander son reste. Puis c'est le passage en bateau, direction Douvres, et enfin de nouveau la voie ferrée pour gagner la capitale britannique.

Dès sa descente de train, la petite famille est prise en charge par une responsable de l'International Ballet de Londres et est conduite dans un agréable appartement de la banlieue londonienne.

À peine les valises posées, Desta et Menen entament le cycle de répétitions en vue du spectacle pour lequel elles ont été engagées. Et sitôt les répétitions

terminées, ce n'est pas le Royal Albert Hall qui les attend, mais bel et bien une tournée dans les provinces anglaises. Cela manque de prestige, certes, mais au moins la famille est à l'abri des événements qui, de l'autre côté de la Manche, ont conduit Jacob derrière les barreaux.

Toute la petite famille part en tournée. Comme il est hors de question pour Hélène d'abandonner ses deux filles, elle s'est fait engager comme habilleuse et suivra le ballet avec son neveu et le chat sous le bras.

L'enfant est brinquebalé de ville en ville, mais il ne se plaint pas. Après tout, il n'a pas de point de comparaison. La vie est comme ça, c'est tout.

Puis vient l'heure du retour à Londres. Les salaires conjugués des deux danseuses n'étant pas suffisants pour assurer le loyer du bel appartement dans lequel la tribu a élu domicile, on décide de déménager dans un hôtel au mois, moins confortable, mais habité par quantité d'artistes. Une véritable communauté de bohèmes qui se serre les coudes. Après tout, ce n'est pas si mal.

C'est Hélène qui va assurer l'éducation du petit, et Hélène seule. Et la première chose qu'elle lui enseigne, alors qu'il n'est pas encore en âge d'apprendre à lire, c'est le solfège.

— Avant même de savoir lire, je connaissais par cœur la méthode de solfège Lemoine, confiera l'enfant devenu adulte.

C'est qu'Hélène fonde beaucoup d'espoir dans le petit. Elle a une intuition : Jean-Philippe sera la

vedette que sa famille attend depuis la prédiction que lui a faite une gitane. La tante du petit bonhomme espérait que cela tomberait sur ses filles, mais elle doit se rendre à l'évidence, ça ne sera pas le cas. Desta et Menen sont, certes, de très honnêtes danseuses, mais elles n'arriveront jamais à toucher la gloire du doigt. Le petit, en revanche, a quelque chose de spécial, de différent. C'est du moins ce dont est convaincue Hélène, raison pour laquelle elle lui apprend la musique, l'emmène au théâtre et lui décroche même un petit rôle (à trois ans seulement) dans *Caligula*, la pièce d'Albert Camus.

La vie est un peu folle dans cette étrange famille d'artistes. Hélène reste une femme au caractère trempé et qui mène son monde à la baguette, mais l'existence a quelque chose de parfaitement foutraque qui contraste furieusement avec une certaine forme d'austérité que la maîtresse-femme tente de maintenir.

Pourtant, le navire ne cesse de prendre l'eau. Les deux sœurs sont d'abord inquiétées du fait de leur nationalité. En effet, Desta et Menen sont éthiopiennes par leur père, et cela pose problème aux autorités britanniques, semble-t-il.

Pour éviter l'expulsion pure et simple du territoire, elles se voient contraintes de trouver un mari. Elles proposent par conséquent un mariage blanc à deux danseurs de la troupe, deux jeunes gens homosexuels qui n'hésitent pas à sauter sur l'occasion. Un mariage leur offrira une bonne couverture pour

cache une sexualité qui, à l'époque, est vue comme une véritable déviance, voire une maladie.

Les formalités réglées, les deux danseuses sont à l'abri d'une expulsion du territoire. Toutefois, on n'est jamais à l'abri d'une expulsion de l'International Ballet.

Et c'est ce qui va se produire pour l'une des deux sœurs, en l'occurrence Desta. En effet, la jeune femme prend des rondeurs du fait d'une gourmandise qu'elle peine à réfréner, et les kilos stockés la rendent inapte au travail au sein de la compagnie.

Desta doit donc quitter l'International Ballet. Elle sera, bien entendu, immédiatement suivie par sa sœur qui n'envisage pas un instant de se voir séparée d'elle. Une décision est rapidement prise : les deux sœurs vont tirer avantage de leur touche française et montent ensemble un numéro de french cancan qu'elles proposent dans les cabarets et music-halls de Londres.

Desta et Menen promènent leurs levers de jambe de lieu en lieu, dans une ambiance joyeuse et trouble. L'International Ballet semble bien loin vu des salles enfumées pleines à ras bord d'hommes transpirant et sifflant au moindre mouvement un peu osé. Mais cela semble leur convenir.

L'histoire ne dit pas ce qu'Hélène pense de tout cela. On peut imaginer qu'à mesure que le temps a passé et que la vie a donné des coups, sa rigidité s'est émoussée, laissant la place à un pragmatisme tout anglo-saxon.

Les mois s'écoulaient dans un tourbillon de musique, de couleurs et de nuits sous les feux de la rampe. La vie semble avoir épuisé ses coups bas, tordus ; elle doit bien un petit retour de balancier et, ainsi, elle offre à Desta la divine rencontre, l'amour.

L'hôtel londonien dans lequel loge toute la petite famille Mar est, nous l'avons dit, colonisé par des artistes et des saltimbanques en tous genres. Une petite tribu aux préoccupations communes, la course au cachet notamment, et à l'état d'esprit plutôt insouciant.

Parmi les locataires se trouve un très grand dadais aux cheveux blonds et aux yeux délavés venu des plaines d'Oklahoma.

Le jeune homme d'une petite vingtaine d'années est danseur dans un spectacle musical, où il joue, évidemment, le rôle d'un cow-boy. Sympathique, un peu maladroit, timide aussi (il a repéré Desta bien avant qu'elle ne prête attention à lui malgré sa taille gigantesque), la cousine du petit Jean-Philippe tombe sous le charme décontracté du tout jeune homme. Il s'appelle Lee Lemoine Ketcham, mais son nom de scène, pas encore illustre, le deviendra, Lee Halliday...